

sation, il provoque de frénétiques applaudissemens ; mais il n'entraîne pas l'opinion, et ne peut être un chef de parti politique. M. de Lamartine eût mieux fait de rester poète : et c'est précisément ce qu'il ne veut plus être, depuis que la tribune lui a offert une autre gloire, gloire moins belle et moins durable.

Une heureuse nouvelle pour l'Eglise, c'est que les différends existants entre le St. Siège et la cour de Portugal, sont heureusement applanis. Les relations sont rétablies comme par le passé, et le schisme est détruit. On ne s'occupe à présent qu'à régulariser les pouvoirs ecclésiastiques, et à faire disparaître entièrement les traces de ces jours malheureux qui ont affligé ce pays si catholique, et à guérir les maux qu'ils ont faits à l'Eglise.

Sous le ministère Lopez il avait été question au-si de renouer des négociations en Espagne avec le St. Siège. Les différens corps de l'état paraissent disposés à entrer dans les vœux du ministère et à favoriser ses démarches. Mais l'esprit de vertige qui semble présider à l'administration de ce malheureux royaume, n'a pas permis que ce ministère de justice et de raison durât plus que quelque jours ; et avec lui tombèrent ses vœux généreux. On ne fut pas longtems à attendre les conséquences de la retraite de ce ministère populaire. Espartero a refusé la destitution de quelques uns de ses féroces généraux : il a préféré le renvoi des ministres qui seuls pouvaient le réconcilier avec l'Espagne. C'était prendre l'engagement de ne régner que par la violence ; et il eut bien vite l'occasion de le prouver. Cette indomptable Catalogne lui prépare bien des embarras ; et il nous paraît que ce ne sont là que les commencemens de nouveaux troubles. Car Barcelone et ses alliés ne paraissent par fort épouvantés du bombardement qui vient d'écraser cette ville. Quels moyens emploiera donc le régent pour réduire cette province héroïque ? Le canon et les bombes n'y peuvent rien, leur révolte récente le lui dit assez ; ira-t-il les détruire ? Il ne l'osera. Et le pourrait-il, quand il n'est sûr d'aucune province, d'aucune place, qu'autant que la lui gardent ses soldats. Le secours qu'il demande aux étrangers n'affermira pas sa puissance, ne fera que le rendre de plus en plus impopulaire. Donc en abandonnant les moyens de conciliation qu'il avait entre les mains, il s'est mis dans la nécessité de régner par la violence, de n'user de sa puissance que pour détruire et se venger. Est-ce là régner ?

La société de St. Jean-Baptiste de Québec a célébré sa fête avec une pompe et un éclat inaccoutumés. Les journaux de cette ville sont remplis des détails de la cérémonie et du banquet qui la suivit. Ces détails sont trop longs pour qu'il nous soit possible de les reproduire ; ce que nous regrettons infiniment, car ils font le plus grand honneur à la religion, au zèle national, au patriotisme bien entendu, à l'intelligence, aux talens et au bon goût des Canadiens et en particulier des messieurs qui ont présidé à la direction de cette grande solennité. Nous avons lu avec un grand intérêt les beaux discours qui furent prononcés au banquet national. Nous craindrions de blesser quelque susceptibilité en louant l'un plus que l'autre ; cependant il y eut parmi ces discours un discours dont la raison, les vues profondes, les idées neuves, l'éloquence, nous a surtout frappés, et qui suppose dans son auteur autant de talent que d'érudition. La ville de Québec doit être fière de posséder dans son sein des hommes de ce mérite ; et nous ne pensons pas que ceux qui méprisent les Canadiens et qui les traitent d'ignorans osassent dans ce moment renouveler une aussi misérable accusation ; nous ne pensons pas qu'ils osassent seulement se montrer à côté de ces hommes dont le pays s'honore, de peur d'une fâcheuse comparaison. Nous félicitons nos concitoyens de Québec des sentimens qu'ils ont montrés en cette occasion ; et nous les prions de nous permettre d'exprimer de nouveau notre vœu le plus cher : Que la religion catholique préside toujours à leurs sentimens et à leurs fêtes ; qu'elle soit leur première reine et leur premier amour ; c'est leur plus belle gloire et leur bien le plus précieux. La nationalité canadienne, le culte si cher de la patrie reposent sur cet autre culte doublement vénérable et sacré. Nous le disons : parceque nous savons, parceque nous voyons que nos paroles ne sont que l'écho des sentimens de nos frères ; parcequ'il importe de le dire à tous, même à ceux qui ne penseraient pas comme nous. Catholiques Canadiens, soyons unis par les mêmes sentimens religieux, et notre union dans l'amour de notre chère patrie n'en sera que plus puissante et plus inviolable. Notre honneur, notre devoir, notre force, nos intérêts et nos besoins sont là : nous le comprenons tous, c'est dire que nous ne leur faillirons pas.

La grippe qui a fait tousser tout New-York est venue visiter Montréal en guise de pass-tems : c'est une faveur dont nous l'aurions volontiers dispensée. Car rien n'est insupportable comme cette maladie, dont heureusement on ne meurt pas ordinairement. Dans toutes les maisons il y a des têtes bandées, des visages abattus ; on entend dans les rues, s'échappant par toutes les portes, un concert de toux le moins harmonieux du monde qui se mêle d'une façon assourdissante aux gémissemens des malades ; il se fait depuis quelques jours une effrayante consommation de tisannes et de purgatifs ; chacun a une tasse à la main et une cafetière plus ou moins odoriférante à son foyer : c'est un tems d'abondante moisson pour les médecins et les pharmaciens qui n'ont pas un moment de repos. Ce qu'il y a de plus contrariant pour nous en particulier, c'est que cette visiteuse impitoyable n'a pas épargné nos ateliers ; nos imprimeurs toussent d'une force à renverser leurs casses, et leurs visages ordinairement si réjouis, attristeraient les plus insensibles de nos lecteurs. Jugez de la besogne qu'ils préparent au correcteur d'épreuves dans un bouleversement pareil. C'est vraiment pitié de voir l'état de notre ville : aux offices de dimanche, on ne pouvait entendre ni chantres, ni prédicateur ; on se serait cru transporté dans un vaste hôpital : chacun se tenait la tête ou la poitrine, et les toux d'aller, de se répondre d'un banc à l'autre, qu'on aurait pu prendre cela pour une mauvaise gageure. Hâtons-nous d'ajouter à nos litanies : De la grippe délivrez-nous, Seigneur. Il n'y a que Dieu qui puisse nous débarrasser de cette toussante maladie.

Il se trouve dans un des derniers nos. d'un journal de cette ville un extrait du *Courrier Français* sur la scission de l'Eglise Presbytérienne d'Ecosse, dont les principes et la tendance n'ont pu échapper à la rédaction de l'excellent journal qui le reproduit, et qui demandent une réfutation. Dans ce cas pourquoi ne la ferions nous pas ? Les lecteurs canadiens ne sont pas accoutumés comme ceux du *Courrier Français* aux allures anti-catholiques de certains journaux de Paris. Voilà pourquoi nous voulons dire un mot à celui-ci en passant, ne fut-ce que pour avertir que les impiétés n'ont point cours chez nous. Donc le *Courrier Français*, après avoir admiré de toute son âme la tactique habile, la profonde raison des presbytériens qui, à l'époque de l'union législative de l'Angleterre et de l'Ecosse, se mirent sous la puissante protection du gouvernement en reconnaissant le roi d'Angleterre pour chef spirituel, ajoute :

*« L'Ecosse en faisant reconnaître par l'Angleterre sa religion nationale, échappait aux périls que l'oubli d'une stipulation analogue a causés à l'Irlande ; elle ne voit pas dans son sein l'absurde anomalie, que présente l'Irlande, d'une majorité nationale entretenant à grands frais l'église d'une imperceptible minorité. Il y avait donc dans l'arrangement intervenu à l'époque de l'union un avantage politique incontestable ; mais sous le point de vue religieux, pour des hommes de conviction forte, la constitution de l'église presbytérienne en église nationale offrait des inconvéniens graves. Maintefois la conscience individuelle s'était insurgée contre l'esprit de corps ; la sagesse des synodes, l'autorité des assemblées générales, car l'organisation de l'église n'est autre chose que le gouvernement représentatif à tous les degrés, appliqué à la religion avaient suffi pour comprimer, sinon pour prévenir ces actes d'insubordination. »*

Et voilà ce que ces hommes à vues libérales, ces philosophes si fiers d'eux-mêmes, ces indépendans en phrases, ces éternels prôneurs de liberté, d'honneur, de justice, ces gens qui parlent sans cesse de religion, qui en parlent plus que des prêtres, et qui ne savent pas le premier mot du catéchisme, voilà ce qu'ils voient dans une religion, dans l'acte de la plus honteuse servilité que puissent accomplir des hommes qui ont une croyance quelconque ! Les presbytériens se sont rendus à un pouvoir qui professe une foi étrangère à la leur, pour avoir de l'argent et des protections, et ils ont fait un grand acte de raison, ils ont été sages entre tous les sages ! Les catholiques, comme il n'en pouvait être autrement, ont conservé leur foi et leur indépendance, ils n'ont pas vendu leur religion à un roi ou à une reine, et ils ont fait un acte de folie ! Et ce sont des libéraux qui disent cela ! ce sont des batailleurs à la plume qui ne peuvent pardonner à un ministre d'appartenir à un pouvoir quelconque, et d'en soutenir l'existence, qui applaudissent à la vente des consciences dans ce qu'elles ont de plus intime et de plus sacré. Une religion à leurs yeux, c'est quelque chose de vénal, de variable, comme leurs opinions, qu'on peut céder au plus offrant ; l'essentiel est que l'acheteur soit solvable, qu'il ait puissance et longue vie. Pourquoi donc ces gens là parlent-ils de religion ? N'est-il pas évident que le plus petit enfant des catéchismes a droit de leur rire au nez, et de leur fermer la bouche